

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'EPATANT

PRIX PROVISOIRE
30 cent.

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

HUMORISTIQUE

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

ABONNEMENTS { Paris et Départements : Un an, 15 francs ; Six mois 8 francs.
Etranger : Un an, 20 francs ; Six mois, 11 francs.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste. — Compte chèque postal : 259-10.

UN PHÉNOMÈNE ANATOMIQUE



— Cette arrestation arbitraire me bouche tout! Les bras m'en tombent! fait Sosthène en se cavaliant

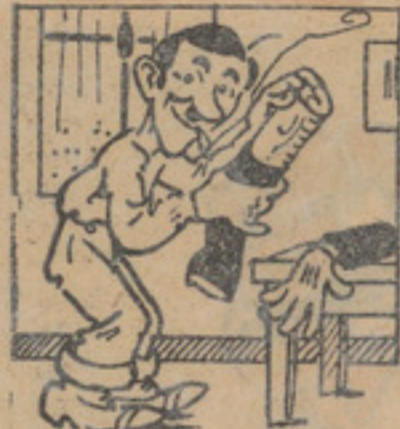
UN PHÉNOMÈNE ANATOMIQUE



Parmi les monuments de Paris que Sosthène connaissait le mieux, il faut citer en première ligne le commissariat de police de son quartier. Il ne se passait pour ainsi dire pas un jour sans que Sosthène y fût conduit par les soins d'un agent. Comme il s'agissait généralement de peccadilles, on le relâchait aussitôt. Mais, cette fois-ci, c'était sérieux. Une certaine dame Bobècheon était venue au commissariat accuser formel-



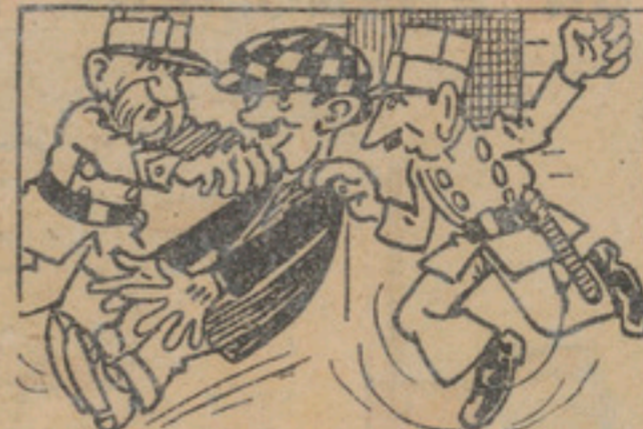
lement le sieur Sosthène de lui avoir bourré le crâne, non pas avec des boniments, mais à coups de poing : « Oui, m'sieur l'commissaire, y m'a collé des marrons sur la châtaigne... — Qu'on l'arrête! » rugit le fonctionnaire. Un brigadier et un agent, après s'être assurés que le délinquant était chez lui établirent...



... une souricière à sa porte. Sosthène, qui faisait le guet, les vit. L'idée de leur jouer un bon tour germa aussitôt dans son cerveau. Il possédait une vieille redingote suffisamment usagée pour être sacrifiée. Sans hésiter, il enleva les manches. Dans chaque, il mit une hûche de la grosseur du bras. En sacrifiant également une vieille paire de gants il eut ainsi deux bras



postiches qu'il remit en place en les cousant légèrement : « Nu faisons pas attendre ces messieurs plus longtemps! » s'écria-t-il joyeusement en franchissant le seuil de la maison. A sa vue, les deux agents bondirent du même pied, et d'un commun accord, lui sautèrent sur le paletot avec un ensemble parfait. Tout à fait ce qui se fait de mieux...



... en fait d'arrestation, quoi! Sosthène, nullement ému, se laissa empoigner sans résistance. Le brigadier le saisit par un bras, l'agent par l'autre et ils l'emmenèrent : « Point de direction, le poste! gronda le brigadier. — Sans blague?... fit Sosthène. — Ça vous étonne qu'on vous arrête? — Canon, j'en ai l'habitude! C'est qui m'étonne, c'est que vous vous y mettiez à deux pour m'emmener, moi qui suis doux comme un agneau!



— Comme un agneau qui flanque des coups de tampon à la dénommée Bobècheon! — Bobècheon! Connais pas! » A ce moment, le trio passait dans un terrain vague pour couper au court. Sosthène dit encore : « Cette arrestation arbitraire me bouche tout! Les bras m'en tombent! » Et, d'une secousse violente, il se débarrassa de...



... ses bras postiches qui restèrent aux mains des agents. Puis, profitant de l'émotion provoquée, il s'empressa de détailler. Deux minutes plus tard, il passait dans un autre arrondissement où les agents de son quartier n'avaient pas le droit de le poursuivre. Il était donc momentanément en sûreté et tout joyeux d'avoir joué l'autorité. Les agents, penauds, se consultèrent : « Brigadier, qu'allons-nous faire des membres éparés et grotesques de ce phénomène anatomique? » questionna l'agent.



— Les porter au commissariat comme pièces à conviction, répondit le gradé. Le commissaire, qui ne pensait déjà plus à cette affaire, se la fit expliquer en détail. Il en rit beaucoup. « Ce Sosthène est un as! » s'écria-t-il. Tenez, brigadier, je ne veux pas être en reste de générosité avec lui. Si dans un an et un jour il n'est pas venu réclamer ses bras, ils seront votre propriété, conformément à la Loi! »



LE COIN où l'on s'AMUSE

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 755

ENIGME. — Prix.
CHARADE. — Critique.
CASSE-TÊTE. — Florentin, Célèste.

LOGOGRIFFE. — Tir, Tire, Tirez.
MOTS CARRÉS. —

O L I M
L O R I
I R I S
M I S E

1^{er} CALEMBOUR. — H I (hachis).
2^e CALEMBOUR. — Parce que lorsqu'on s'en sert, on sent des gouttes (on s'en dégoûte).
RÉBUS. — Il ne faut jurer de rien.

Enigme.

Multiplies sont mes désignations.
Col, comte, certain genre de poisson.
Je surnomme encore quelque grand diable
Et sert à faire un saut considérable.

Charade.

Mon premier est un jeu.
Mon second un chiffre.
Mon tout est honnête (adjectif).

Casse-tête.

Avec ces lettres formez deux prénoms.
a d e l i l o r s

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je suis note de musique.
Ajoutez-m'en deux je suis délicieux poisson.
Ajoutez-m'en trois : je suis un des sept sages de la Grèce.

Mots carrés.

1. Jeune peintre.
2. Navire de guerre.
3. Est une étoffe.
4. Qui est peu fréquenté (adj).
5. Attacher (verbe).

Calembours.

— Quel est le fruit que les poissons n'aiment pas?
— Quel est le comble de la déche pour un chirurgien?

RÉBUS



Solutions de ces divers amusements dans le n° 759.

COLLECTION D'AVENTURES : La plus intéressante, la plus variée, la moins chère.

Vient de paraître :

LE TOUR DU MONDE DE GASPARD BRAS-DE-FER

En vente partout

40 CENTIMES - LE VOLUME - 40 CENTIMES

Envoi franco contre la somme de 0 fr. 55, adressée à l'Administration de L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e). - Aucun envoi contre remboursement.



RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Le yacht Velléda a mystérieusement sauté en mer, non loin des récifs de Devils-Rock, engloutissant son propriétaire, le riche banquier Philip Fordell et de nombreux invités. Le capitaine Ellesmere, la camériste Louise Siébert et le célèbre pianiste Barowsky, recueillis par un navire, sont ramenés à San-Francisco, et assassinés le jour même de leur débarquement. Le sous-chef de la Sûreté de San-Francisco, Peter Craingsby, reçoit une lettre anonyme l'avisant que Philip Fordell ne s'est pas noyé et qu'il est séquestré par son frère Francis à Benicia. Craingsby se rend à Benicia et découvre, dans un caveau à champagne, le cadavre du banquier. Francis Fordell est arrêté. Sa jeune fille, Edith, est désespérée; elle est persuadée que son père est innocent et se résout à accepter l'aide d'un riche sportsman, Jack Blodds, qui, quelques mois auparavant, avait demandé sa main et avait été repoussé par Francis Fordell. Edith, quoiqu'elle ne ressentie aucune sympathie pour Blodds, se sent prise pour lui de reconnaissance pour son offre désintéressée de chercher à faire éclater l'innocence de Francis Fordell. Blodds est à peine parti, que plusieurs automobiles s'arrêtent devant la maisonnette où habitent la jeune fille et son père.

VIII

Ce n'étaient que des journalistes qui, ayant, — le diable seul eût pu dire comment, — eu connaissance de la découverte du cadavre de Philip Fordell et de l'arrestation de son frère, venaient aux nouvelles.

Sans pitié, ils entourèrent la jeune fille et essayèrent d'obtenir d'elle des détails sur ce qui s'était passé.

Edith Fordell, stupéfaite, indignée, exaspérée, refusa de répondre à la pluie de questions dont on l'assailait. Les reporters, après avoir vainement insisté, durent se retirer, aussi dépités que furieux.

Aussi, le lendemain, furent-ils tous d'accord pour publier des articles concluant sans exception à la culpabilité de Francis Fordell, lequel s'était très certainement vengé de l'attitude de son frère à son égard.

Et, malheureusement, l'enquête, rondement menée par le prosecuting-attorney, sembla leur donner raison. L'autopsie de Philip Fordell, aussitôt faite par deux médecins légistes, révéla que le banquier avait succombé à un empoisonnement provoqué par un composé d'arsenic. Or, on se le rappelle, le malheureux Robert Ellesmere était mort de la même façon.

Des recherches firent découvrir que, parmi les engrais chimiques fabriqués quelques années auparavant par Francis Fordell, se trouvaient de nombreuses substances à base d'arsenic. L'on trouva même, dans le capitonnage d'un vieux fauteuil placé dans la maisonnette occupée par l'inculpé, un petit tube de cuivre nickelé contenant du sulfate arsénieux !

Ainsi, tout accablait l'accusé! Francis Fordell, qui protestait de son innocence, eut connaissance des charges qui s'accumulaient contre lui. Il ne perdit pas son calme et continua de nier sa culpabilité.

Le juge le somma d'expliquer au moins la présence du cadavre de son frère dans le cellier de Benicia House.

Ce à quoi Francis Fordell ne put répondre. Il n'avait pénétré de sa vie entière dans le cellier à champagne, et ignorait absolument comment l'on avait pu y introduire le corps de son frère.

Le mystère, l'Enigme Rouge, restait toujours impénétrable, d'autant plus que l'autopsie avait péremptoirement démontré que Philip Fordell avait succombé moins de quatre heures avant d'avoir été découvert par Peter Craingsby.

De l'avis unanime, il devait y avoir de nombreux coupables dont Francis Fordell était un !

Comment le banquier, qui se trouvait à bord de son yacht quand celui-ci avait coulé, avait-il pu être recueilli, ramené secrètement à San-Francisco, introduit dans sa propre demeure, et finalement empoisonné, c'est ce qui restait incompréhensible.

Mais tout le monde devinait qu'il y avait un lien entre la mort mystérieuse de Philip Fordell et celles, non moins mystérieuses, du capitaine Ellesmere, du grand pianiste Barowsky et de la soubrette Louise Siébert.

Généralement, l'on admet, *a priori*, que les auteurs d'un crime sont généralement ceux qui en bénéficient ou croient devoir en bénéficier. *Is fecit cui prodest* (c'est fait par celui qui en profite), assure l'adage latin, non sans raison. Or, Philip Fordell, immensément riche, n'avait qu'un héritier : son frère, Francis Fordell, lequel était très pauvre. Quoi d'étonnant à ce que Francis Fordell, qui, de plus, avait des motifs de n'être pas satisfait de l'attitude de son frère à son égard, l'eût fait assassiner !...

Le raisonnement était plausible. Mais pourquoi avoir fait également assassiner Ellesmere, Barowsky et Louise Siébert? Francis Fordell n'héritait pas de ces personnes. Peut-être ces dernières savaient-elles des choses pouvant le compromettre?

Quoiqu'il en fût, l'enquête, qui semblait devoir aboutir rapidement à la suite de la découverte du corps de Philip Fordell et de l'arrestation de son assassin présumé, piétinait de nouveau. L'inculpé niait. Et la police, malgré tous ses efforts, ne parvenait pas à recueillir d'autres indices pouvant aider à reconstituer la vérité.

Entre temps, Jack Blodds se démenait.

Ayant obtenu à grand'peine l'assentiment d'Edith Fordell, il s'était assuré les services des deux plus réputés avocats de San-Francisco, maîtres Jenkins et Burrough. Ceux-ci, après avoir pris contact avec Francis Fordell, n'avaient pas caché à Jack Blodds que la cause de leur client leur paraissait bien aventurée.

— Francis Fordell, malgré l'évidence, malgré les preuves morales et les preuves tangibles accumulées contre lui, s'obstine à vouloir se dire innocent, à nous demander de plaider « non coupable » !

« C'est une véritable gageure. Elle sera relevée par le jury qui n'aime pas qu'on se moque de lui. Et il n'est que trop certain que, malgré tous nos efforts, Francis Fordell soit condamné à la chaise électrique !

« Sous ses dehors effacés, Francis Fordell cache une opiniâtreté extraordinaire ! Je crains bien que nous ne réussissions pas à le faire changer d'idée... et sa cause, dans ce cas, est perdue d'avance !

Ainsi parlait maître Jenkins. Et maître Burrough l'approuvait.

Jack Blodds, par délicatesse, n'avait pas essayé de voir le prisonnier. Mais, lors de sa visite quotidienne à miss Fordell, il ne manquait pas, par des phrases détournées, d'essayer de persuader la jeune fille que son père était « peut-être » coupable, et que, même innocent, sans doute serait-il plus profitable pour lui de « plaider coupable ».

Jack Blodds ne se faisait pas faute, naturellement, d'ajouter qu'il répétait simplement les propres paroles des avocats, et que, pour lui, il tenait Francis Fordell pour absolument innocent et victime d'une infernale machination !

Les jours passaient.

Trois semaines après l'arrestation de Francis Fordell, le trustee, séquestre nommé pour administrer la succession de Philip Fordell, vint annoncer à miss Edith qu'il était dans l'obligation de l'inviter à quitter le petit pavillon où elle logeait, de nouveaux gardiens de la propriété de Benicia ayant été nommés.

Très dignement, Edith Fordell déclara que, dans les vingt-quatre heures, elle aurait évacué les locaux.

Tandis qu'elle s'occupait à bourrer dans une malle son modeste trousseau, — car les meubles appartenaient à Benicia-House, Philip Fordell les ayant lui-même achetés avant d'installer son frère — Jack Blodds vint sonner à la porte du petit pavillon.

En quelques mots, la jeune fille lui expliqua ce qui lui arrivait :

— Je suis un des principaux actionnaires du Washingtonia-Palace, s'écria Jack Blodds. Si vous avez quelque es-

L'INFERNALE MARQUISE. — XXXI

time pour moi, miss, vous me permettrez de vous y envoyer

« Le directeur mettra à votre disposition un petit appartement où vous pourrez attendre dans le calme l'issue du procès intenté à votre père !

Edith, plus pâle que jamais, allait ouvrir la bouche pour refuser. Mais le visage de Jack Blodds exprima une telle sincérité et un tel dévouement que la jeune fille, touchée, ne se sentit pas le courage de lui faire ce qu'il pourrait considérer comme un affront.

— J'accepte, monsieur, dit-elle, mais à une condition. J'ai quelques économies. Je paierai ce que je dois. Et je serai très heureuse de me trouver, en quelque sorte, sous votre protection !

— Je vous remercie, miss ! fit Blodds d'un ton pénétré, et sans insister davantage.

Deux heures plus tard, miss Fordell arrivait au *Washington Palace*, un hôtel de belle apparence, à dix-huit étages, situé non loin de l'« Union Ferry Depot », à une centaine de mètres du port.

Le directeur devait avoir, en effet, été prévenu, car il tint lui-même, et avec la plus grande déférence, à installer la jeune fille dans un confortable petit appartement, composé d'un salon et d'une chambre à coucher qu'il lui avait réservé au neuvième étage.

Pendant toute l'après-midi qui suivit, miss Fordell, faisant taire ses angoisses et son chagrin, s'occupa de ranger ses bagages.

Vers cinq heures du soir, elle avait à peu près terminé cette tâche, lorsque, sans qu'on eût frappé, la porte séparant le vestibule de l'appartement du couloir, s'ouvrit. Un grand gaillard, apparemment un garçon de l'hôtel d'après ses habits, pénétra dans le petit salon.

Stupéfaite d'un pareil manque de savoir-vivre, Edith Fordell allait demander des explications.

Mais le garçon, se penchant vers elle, murmura d'une voix basse et rapide :

— Une machination se monte contre vous, miss ! Trouvez-vous ce soir au *Woman's Institute* (Institut des femmes). Il y a une conférence historique. Vous vous placerez au numéro 17; le voici. Et votre voisine de droite vous expliquera avec détails...

L'homme s'interrompit. Dans le couloir, une voix impatiente retentissait :

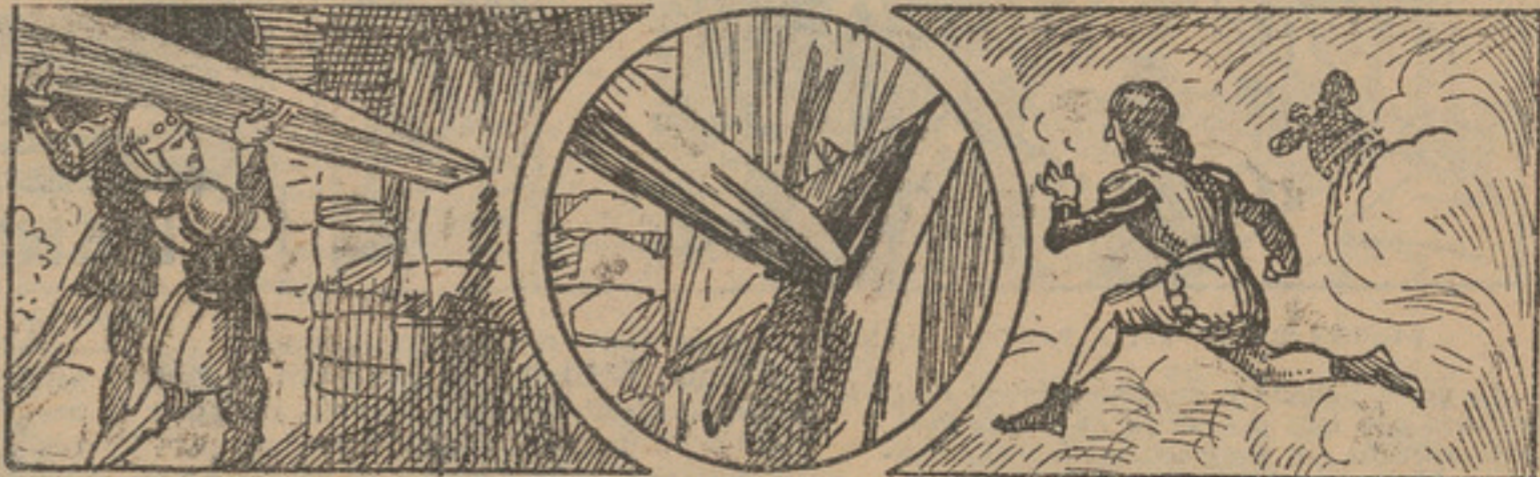
— Elshoud ! Elshoud ! Où êtes-vous ?

Le garçon tressaillit. Il glissa dans la main d'Edith Fordell un rectangle de papier rouge, et, en trois bonds, fut hors de l'appartement dont il ferma la porte sur lui.

(A suivre.)

JOSÉ MOSELLI.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — La marquise Braccini est attaquée par des routiers. Mais Robert d'Orville et l'Ecosse Mac-Clélan mettent les agresseurs en fuite. Une nuit, le roi remet à d'Orville son testament afin que le jeune homme le porte secrètement à Paris chez le président du Parlement. A Montoire, les chevaux de Robert et de Mac-Clélan sont déferés par un certain Pierre de Chavray. A la nuit, de Chavray qui les accompagne leur propose d'aller demander l'hospitalité au château de la Moussardière. Dans la nuit, M. de Térens et ses partisans attaquent le baron d'Orville. Robert se défend comme un lion. A la fenêtre, un homme apparaît, c'est Richard qui entraîne son jeune ami. Tous deux parviennent dans un grenier où ils se cachent. Là Robert confie son secret à Richard. Ils vont être libres... mais la lueur d'une torche leur révèle la présence d'un nouvel ennemi. C'est un palefrenier. Richard interroge cet homme, mais ils entendent des pas au dehors. Richard grimpe vivement à l'étage supérieur et met le feu au grenier à foin.



« Alors ce ne sera pas long. » En effet les assaillants, las de frapper et de crier au palefrenier d'ouvrir, s'étaient armés d'une forte poutre. La manœuvrant comme un bélier, ils frappaient furieusement les vantaux de chêne. Bientôt l'un de ceux-ci se fendit du haut en bas et la seconde d'après l'autre céda à son tour. « En avant, cria M. de Térens, et pas de quartier ! » D'un même élan ses sbires se ruèrent vers l'écurie, mais ils n'eurent point le temps d'y pénétrer. Affolés par le feu grondant au-dessus d'eux, les chevaux libérés venaient

de bondir hors du bâtiment embrasé, renversant tout sur leur passage. Maintenant, de la parole et du geste, M. de Térens et Pierre de Chavray encourageaient leurs hommes à en finir, promettant une forte récompense à qui terrasserait le vieil Ecosse : « Pourquoi ne faites-vous pas votre besogne vous-mêmes, messieurs ? leur cria ce dernier d'un ton gouguenard. Vous semblez pourtant posséder de fières lames. Allons, un peu de courage ! je suis bon gentilhomme et vous ne vous déshonorerez point en croisant le fer avec moi. » Mais tel n'était point le plan de



M. de Térens; retenant d'un signe Pierre de Chavray qui allait s'élaner sur Richard : « Laissez faire nos hommes, j'espère qu'ils suffiront à cette besogne. » En effet, une vingtaine de spadassins accouraient vers le vieux routier en poussant des cris de mort : posément Richard fit reculer son cheval sous la voûte. Celle-ci était fort étroite et c'est bien juste si trois hommes pouvaient y passer de front : ainsi, Mac-Clélan ne risquait point d'être enveloppé.

Les trois premiers qui se risquèrent dans ce passage étaient

à peine à s'aportée que, brusquement, son bras se détendit. On vit étinceler sa rapière et, presque simultanément, ses agresseurs tombèrent, l'un la poitrine trouée, l'autre le bras entamé, le troisième la joue ouverte d'un coup de revers. Ils reculèrent en jurant, mais d'autres leur succédèrent. Maintenant une lutte farouche s'engageait. Cependant, Robert ne restait point inactif; il avait sauté à terre et, passant la bride de son cheval à un crochet scellé dans le mur, il s'était élancé vers la porte d'une sorte de loge installée au rez-de-chaussée



de la tourelle flanquant la porte d'entrée. C'était là évidemment que résidait le portier chargé de la manœuvre du pont-levis. Comme le jeune homme mettait le pied sur le seuil de son logis, le préposé surgit devant lui. C'était un grand gaillard aux épaules larges, à la physionomie patibulaire sous une toison de cheveux roux; il tenait à la main une lourde barre de fer, la brandissant ainsi qu'une massue : « Holà, mon petit maître, vous allez tâter de mon levier ! » grinça-t-il en faisant tourner son arme au-dessus de la tête de d'Orville. Mais

Robert n'était pas homme à attendre l'attaque. Se fendant prestement, il enfonça sa dague dans le ventre du géant, qui tomba sur un genou en étouffant une malédiction. A la même seconde sa barre s'abattait sur l'épaule du baron qui chancela; mais fort heureusement, le coup avait été mal dirigé et quoiqu'il eût le bras gauche tout engourdi, Robert se remit presque aussitôt. « Coquin ! voilà qui t'apprendra à assommer les gentilhommes ! » gronda-t-il.

(A suivre.)

Demandez partout, dimanche prochain :

le n° 11 du FILM COMPLET qui publie :

LA NAUFRAGÉE

ROMAN-CINÉ COMPLET — Le Numéro : 25 centimes — TIRAGE DE LUXE

Envoi franco contre la somme de 0 fr. 30 adressée à l'Administration du FILM COMPLET, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).
Aucun envoi contre remboursement.

UN VOLEUR HONNÊTE DANS SON GENRE

Cyprien Vrox, cependant, s'était précipité sur Bob Quick. L'ayant aidé rapidement à se relever, il le jeta sur son épaule, comme un simple sac de pommes de terre, et décala...

Lés Chinois, leur premier moment de surprise passée, s'élançèrent à la poursuite du fugitif.

Cyprien Vrox, qui, n'étant jamais allé à Shanghai, ne connaissait pas cette ville, bondit droit devant lui, au hasard...

Pendant une vingtaine de minutes, il galopa, se heurtant à des tas d'ordures, chassant à coups de pied les chiens galeux qui essayaient de se jeter sur lui ou de lui barrer le passage.

A moins de trente mètres en arrière, il entendait les pas précipités de la meute des Célestes et jusqu'à leurs halètements.

Autour de lui, les ténèbres ! De chaque côté des ruelles, c'étaient de petites masures où ne brillait aucune lumière. Ça et là, à intervalles éloignés, de rares lampadaires garnis d'une petite lampe à huile, et qui éclairaient faiblement autour d'eux.

Mais pas le moindre policeman... Aucun secours à attendre ! Et Cyprien Vrox sentait qu'il s'épuisait, qu'il allait être rejoint, et que, malgré toute sa vaillance, il ne pouvait espérer tenir tête à la cinquantaine d'énergumènes lancés à ses trousses...

(A suivre.) JOSÉ MOSELLI.

Dans les
HISTOIRES EN IMAGES

Vient de paraître :

LE DERNIER COUP DE MINUIT

Histoire complète
en un seul numéro.

EN VENTE PARTOUT

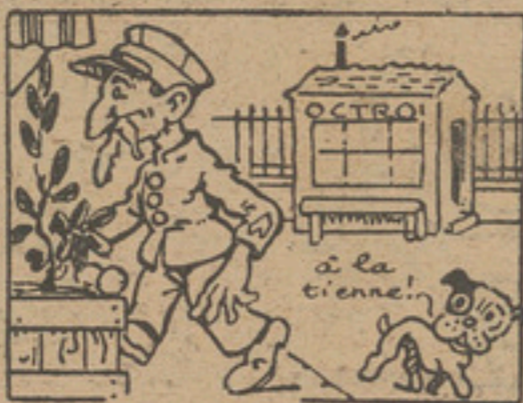
Le Numéro : 10 centimes.

Vous avez intérêt
à vous abonner à

L'ÉPATANT

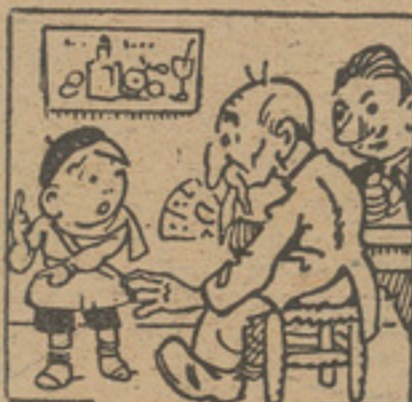
parce que l'abonnement
vous reviendra moins
cher que l'achat au
numéro et que, sans
vous déranger, vous
recevrez le Journal
::: à domicile :::

FRANCE : Un an. .. 15 fr.
- Six mois .. 8 fr.



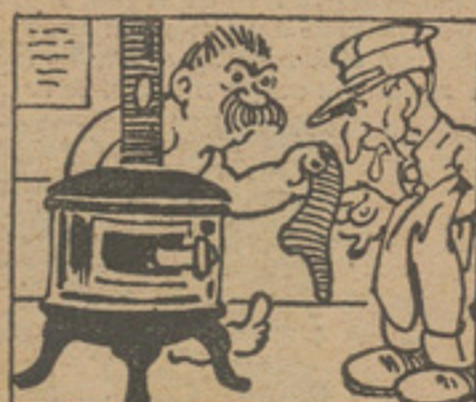
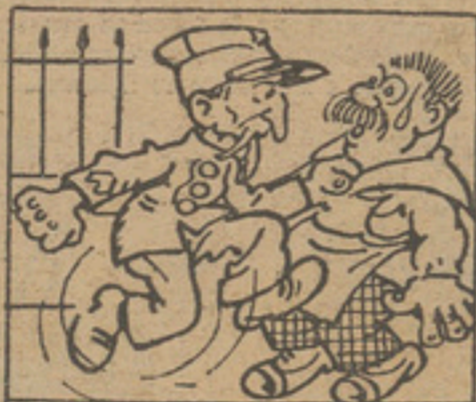
On se demande pourquoi il y a un octroi à l'entrée de la ville de Roupillon-sur-l'Adour. Jamais personne ne s'y est présenté avec des objets soumis aux droits. Et le préposé se la coule douce et passe ses journées chez le bistro voisin de la maisonnette. Mais, aujourd'hui, il y a du nouveau. Voilà qu'un monsieur élégant, porteur d'une bouteille enveloppée de papier de soie, se met à tambouriner aux vitres de l'octroi

et, finalement, à donner de grands coups de pieds dans la porte obstinément close. Quel est cet homme ? Un fou ? Un énergumène tout au moins. Toujours est-il qu'il ne se décourage pas, frappa de plus en plus fort et provoque un attroupement : « C'est insensé ! s'écrie-t-il. On entre dans cette ville comme dans un moulin.



« Je suis sûr que le préposé n'est jamais là ! Je ferai un rapport ! » Pas de doute : c'est un inspecteur. Un gamin complaisant va trouver le gabelou et lui dit : « Pendant que vous êtes chez le bistrot, y a un inspecteur qui fait un barouf de tous les diables. Si vous ne vous amenez pas en voltige y va tout casser ! » L'employé s'empresse de rejoindre son poste et le monsieur, qui, soudain courtois, lui dit poliment :

« Excusez-moi de vous déranger, mais je désirerais acquitter les droits pour cette bouteille de cognac. » Le monsieur paye les quatre sous de droit et partit. « Voilà un honnête homme s'écria le gabelou. Cet homme est vraiment honnête ! » approuva la foule. Deux minutes plus tard, un solide vêté en épicier, franchit la grille au pas de course.



« Halte-là ! s'écria le préposé de l'octroi en lui sautant sur le paletot. Vous espérez me glisser entre les doigts et vous introduire dans la ville les poches bourrées d'objets soumis aux droits ? J'ai vu un honnête homme tout à l'heure, mais cette fois, je tiens un fameux filou ! » L'épicier fut entraîné dans la baraque de l'octroi, fouillé, déshabillé. Tout en le fouillant, le préposé lui cassait les oreilles avec l'histoire de

cet honnête homme qui l'avait envoyé chercher pour lui payer 0 fr, 20 de droits. A la fin, l'épicier, sur lequel on ne trouva rien, se fâcha : « Comment était-il votre honnête homme ? » Le gabelou le lui décrivit : « Imbécile ! s'écria l'épicier. Il a peut-être payé les droits, mais la bouteille de cognac, il venait de la voler à mon étalage. C'est après lui que je courais ! »

UTILITÉ DE LA BARBE OU LA MENDICITÉ





Ribouldingue ayant refusé de monter sur le cheval fougueux, Jacobson-Colle entra dans une colère effroyable. « Vous ne vous imaginez pas, s'écria-t-il, que je vais raquer des dollars gros comme moi, pour avoir des artistes qui refusent d'obtempérer à mes injonctions. Avec vous, on ne sait jamais à quoi s'en tenir: tantôt c'est une chose tantôt c'est l'autre. Je vous donne l'ordre de vous mettre en selle, ou sinon je me verrai contraint de me priver de vos services. C'est à prendre ou à laisser. — Je prends, hélas! soupira Ribouldingue, mais si je meurs, vous aurez mon décès sur la conscience. » Filochard et Croquignol ne disaient mot. Ils avaient peur d'être contraints par le metteur en scène de se substituer à leur camarade. « Je me risque, dit Riboul-

dingue, en mettant le pied à l'étrier; seulement, je prévois ce qui va se passer. Bien que frusqué en cow-boy, je n'ai rien du dompteur de bœuf. Je cours au trépas. Adieu, mes amis, vous planterez sur ma tombe de la laitue, et aussi des artichauts que vous mangerez en souvenir de moi, qui suis mort pour vous sauver la mise. » A peine fut-il en selle, que le cheval lâché par l'employé se mit à bondir et partit au galop. « Brute! protesta Ribouldingue en étreignant l'encolure de son coursier. Tu ne pouvais pas me prévenir? Je n'ai même pas eu le temps de saisir les rênes. Je ne croyais pas si bien dire en crânant, je vais me casser la figure. Je me défoncerai la carcasse sur ce mur qui est là-bas. »



Le cheval, en effet, se dirigeait, bride abattue, vers un mur de deux mètres de haut qui paraissait solidement construit en pierres meulières. « Il croit que j'ai un goût pour la maçonnerie, soliloqua Ribouldingue, il veut me faire manger du caillou. Ah, mapauvre caboche, je ne la vois pas fraîche. Si encore je pouvais sauter, mais je n'en ai pas le courage de desserrer mon étreinte. Après tout, peut-être que le canasson va se zigouiller avant moi, et que je m'en tirerai sain et sauf. » Il ferma les yeux, car il était arrivé sur l'obstacle et pensait que sa dernière heure avait sonné. Il reçut comme un soufflet et fut stupéfait de constater que tout se terminait pour le mieux. « Mince, pouffa-t-il, le mur était en toile peinte! Je viens de me payer le luxe de la

trouer, comme un acrobate qui crève un cerceau de papier. Est-il farceur, ce canasson-là! Il devait connaître le truc, sans quoi, il ne se serait pas risqué à tenter le coup. Si je tenais une cravache, je lui montrerais que j'ai du biceps et que je n'entends pas qu'on se paye ma bobine, même quand on appartient à la race chevaline. Mais il ne va donc pas s'arrêter! Il fend l'air tel un aéro et il me paraît décidé à m'envoyer dinguer. Le malheur c'est que le sol est rempli de blocs énormes: si je fais un atterrissage sur l'un d'eux, le citron en avant, je me fêle la calebasse, c'est couru. » Ribouldingue, perplexe et navré, envisageait toutes les solutions. Il se cramponnait au cheval qui galopait à une allure vertigineuse.



Jacobson-Colle, enchanté, avait fait braquer un appareil cinématographique qui enregistrât les exploits de Ribouldingue. « Comme film comique, ça sera réussi, s'écriait-il en tournant la manivelle. Je suis sûr que ça aura beaucoup de succès. — Vous en avez de bonnes! fit Croquignol, si notre poteau se tue, ça sera peut-être moins rigolo. — Rassurez-vous, dit le metteur en scène, s'il meurt, je porterai sur son cercueil une couronne de roses artificielles qui sont beaucoup plus jolies que des fleurs naturelles. » Le cheval était maintenant à bout de patience. Il se dressa sur ses deux pattes de derrière pour tenter de désarçonner notre héros. Mais ce dernier tenait bon, tout en maugréant: « Sale bête, tu n'auras pas ma peau, je n'abandonnerai pas la

partie, je suis aussi têtue que toi. Bon gré mal gré, tu supporteras ma présence. La position dans laquelle je me trouve n'est pas des plus confortables, mais ça ne fait rien, je ne lâche pas la rampe. Tu te lasserai le premier! » Le cheval, voyant qu'il n'obtiendrait rien en employant cette tactique, se mit à ruer de toutes ses forces, l'arrière-train lancé avec une fougue irrésistible. « Cette fois, murmura Ribouldingue, je me crois transporté à la Foire aux pains d'épice sur un manège. Vas-y, Toto, quand t'en auras soupé, tu le diras. Moi, je commence à m'y habituer. Si ça peut t'être agréable de continuer, j'aurais tort de te gêner! »



Ribouldingue crânait, mais au fond il n'était guère rassuré, car les secousses qu'il ressentait devenaient de plus en plus pénibles à supporter. « Ouh là! fit-il. Si tu prends cinq minutes de repos, ça ne serait pas de trop, mon p'tit gars. J'ai les fesses disloquées et mes bras n'ont plus la force de te tenir. Zut! tant pis pour moi, si je m'assomme, je lâche tout. Au petit bonheur! » Il fut projeté en l'air, passa par-dessus la tête de l'animal et décrivit une gracieuse courbe dans l'espace, avant d'aller retomber un peu plus loin sur un lit assez épais de mousse. Il était étalé à plat ventre, les bras en croix. « J'ai encore de la veine, murmurait-il, j'aurais pu m'anocher. Il me semble que je n'ai reçu rien du tout. A peine un petit engourdissement bien com-

préhensible après la chute que je viens de faire. Je suis heureux de m'en tirer à si bon compte. Décidément l'équitation, ça m'est pas mon fort. Jacobson-Colle aura beau insister, je ne marche plus pour remonter sur un bestiau pareil. Je ne suis pas vieux. Je n'ai pas envie de périr à la fleur de l'âge. Ah! la rosse! Qu'est-ce qui m'arrive? Au secours! » Le cheval venait de s'approcher de son cavalier et sans doute pour se venger, féroce, il le mordait en plein postérieur. « Ouh là! hurlait Ribouldingue. A l'assassin! Sauvez-moi! Cette vieille bique enragée m'enfoncé ses touches de piano dans le gras de mon anatomie. Si on ne vient pas à mon secours, il va se découper un beefsteak. Venez vite! A moi! »

Filochard
voulait
vous al
J'en ai
perdra
pas plu
scène e
« Coura
entier.

... à
et emplo
picotin
un kilo
la terre
mieux
sa mach
gémir

Riboul
danger:
place:
une sale
ajouta
toute la
villain e
cher Rib
dégages

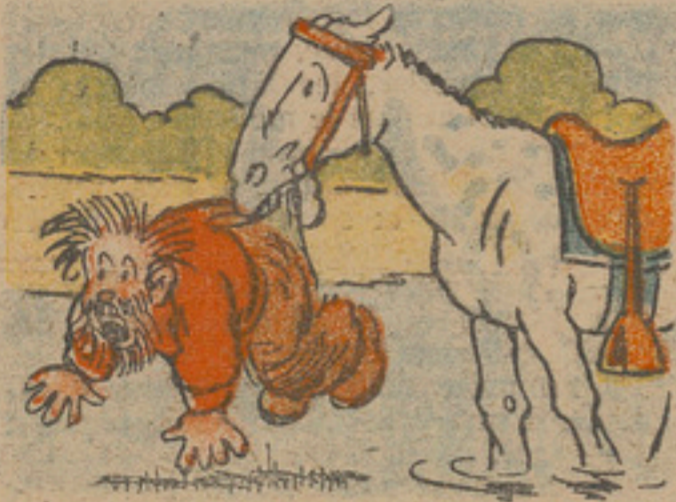
Quelq
« T'en fa
timbres-p
verra plu
chain sal
geant qu
n'était p
Nickelés
l'employé



Filochard et Croquignol se désolaient de ce qui était survenu à leur camarade. Ils voulurent se précipiter, mais Jacobson-Colle les retint. « Vous êtes fou, déclara-t-il, vous allez me faire rater ma bande. Je trouve que cette scène est d'un comique achevé. J'en ai mal au ventre, tellement je ris. Attendez un petit moment. Votre ami n'y perdra rien. On lui mettra du taffetas d'Angleterre sur les fesses et il ne s'en portera pas plus mal. » Filochard et Croquignol s'indignèrent de l'attitude du metteur en scène et, ne l'écoutant pas, se précipitèrent au secours de leur ami, en lui criant : « Courage, le pote, on s'amène. Le bourrin n'aura pas le temps de le boulotter tout entier. Fiche-lui donc des coups de godasse dans le naseau, ou bien tords-lui les es-



gourdes si tu peux y arriver. T'as pas honte de te laisser mordre de la sorte par cette sale bête. Colle-lui des bons ramponneaux et il n'aura pas envie de repiquer au truc. D'ailleurs qu'est-ce qu'on va lui passer! Une minute et on te délivre. — Dépêchez-vous! vociférait Ribouldingue. Ce cochon de cheval se conduit avec moi comme un chameau. Sans compter que ses morsures sont peut-être empoisonnées à l'instar du serpent à sonnettes. » L'animal, sans doute pour se venger des paroles que prononçait son infortunée victime, mordit de plus belle et l'empoignant par le fond du pantalon, se sauva au petit trot en emportant Ribouldingue. » Un petit ruisseau fan-geux coulait un peu plus loin. Il y entra carrément, prenant plaisir...



... à barboter dans ses eaux boueuses. Notre héros avait renoncé aux menaces et employait maintenant les supplications. « Mon coco disait-il, je te promets un bon picotin si tu ne me laisses pas choir dans le jus. Tiens, j'irai même jusqu'à te payer un kilo de sucre et un verre de pinard. Tu vois que je suis généreux. Rétiens-moi sur la terre ferme, mon petit froulou. Hieu, cocotte! » Mais ces paroles prononcées d'une voix muelleuse ne produisirent aucun effet appréciable sur le taugueux coursier qui dessinera sa mâchoire. Ribouldingue s'étala dans l'eau boueuse. « Périr noyé ou autrement, gémit le Parigot, je n'ai pas l'embarras du choix, tant vaut-il en finir tout de suite.

Mais bon sang de bon sang, ce que ça schlingue: je vais être asphyxié. Il doit y avoir par ici une source sulfureuse. » Il se mit à barboter de son mieux, pour se tirer de ce mauvais pas. Pendant ce temps, le cheval jugea prudent d'aller voir à une centaine de mètres de là, si l'herbe était bonne. Filochard arriva le premier sur le bord de l'eau. Il s'efforça de tendre un bâton à son camarade. « Pauvre vieux, disait-il, te voilà en fichue posture. Tu pourras me payer un apéro bien tassé, pour t'avoir sorti de la nasse. T'en fais une bouillotte! Ça n'est pas précisément ce qui s'appelle clamser en beauté. T'es déjà tout verdâtre, on dirait que t'es déjà rétamé, mon vieux! »



Ribouldingue n'avait guère envie de plaisanter. Il se rebiffa dès qu'il fut hors de danger: « T'as tort de te payer ma fiote, face moche! J'aurais voulu te voir à ma place. — Eh ben, moi, je ne pense pas comme toi, fit son copain, parce que tu dégages une sale odeur, auprès de laquelle une voiture Richer apparaîtrait suave. — Ma foi, ajouta Croquignol, c'est positif. Tu reniffes salement. T'as emporté après tes grolles toute la vase du ruisseau. T'aurais pu en laisser un peu pour les égoutiers. T'es un vilain égoïste. » Jacobson-Colle accourait. Il était radieux. « Tu m'excuseras, mon cher Ribouldingue, dit-il d'un ton cordial, si je ne te serre pas la cuillère, mais tu dégages une odeur par trop ammoniacale. Tu n'es pas à saisir avec des pincettes. — C'est

ta faute, hé! grand désossé! lui cria son interlocuteur hors de lui. Si je ne m'écou-tais pas, je te rentrerais dans la salade, histoire de te donner une leçon. » Le met-teur en scène désarma cette colère en déclarant: « Faut pas se fâcher, c'est le métier qui rentre! J'ai tourné un bon film et vous allez être payés en conséquence, mes amis! Revenons vite à l'établissement. Il y a tout ce qu'il faut pour se nettoyer. Dans un quart d'heure, tu ne penseras plus à tes petits malheurs. » Cette promesse enchantait les Pieds-Nickelés qui, à la pensée de toucher de l'argent, retrouvèrent séance tenante le sourire et ils s'acheminèrent en courant vers le studio. Ribouldingue était le plus joyeux du quatuor.



Quelques secondes plus tard, il passait sous une douche qui lui redonna des forces. « T'en fais pas, dit Croquignol, avec le pè e que nous allons paier, on achètera des timbres-poste et on te les collera sur la partie endommagée de ton individu. On n'y verra plus que du feu; de plus, ça sera tès esthétique. Tu pourras t'exposer au prochain salon de peinture de Los Angeles s'il y en a un. » Ribouldingue soupira en songeant que, dans la vie, il fallait parfois supporter plus d'un sacrifice. Jacobson-Colle n'était pas homme à manquer de parole, il donna à ses artistes un bon et les Pieds-Nickelés se présentèrent aussitôt à la caisse. « Tiens, mon vieux, dit Croquignol à l'employé en lui tendant le papier, aboule-nous de l'or et des argents. Il nous tarde

de remplir nos fouilles qui sont plus vides qu'une bouteille dont on aurait pompé tout le pinard. » L'homme s'exécuta et aligna quelques piles de dollars, ainsi que des liasses de bank notes. Les Pieds-Nickelés s'en saisirent et se rendirent aussitôt dans le bar le plus voisin. Ils avaient retrouvé leur mine réjouie. « Ça va un peu mieux, affirma Ribouldingue, je viens de passer par de fichues émotions, mais d'ici une heure je n' pense ai plus, surtout si les morsures du bourrin consentent à ne pas me faire trop de bobo. — T'es un héros du cinéma! s'exclama Filochard avec emphase. On va fêter ton courage en faisant une de ces noubas à tout fracasser, dont nous avons le secret. » (A suivre.)



Le Premier Échec de SAM DINON

Sam Dinon resta sur le seuil et embrassa toute la scène d'un coup d'œil : la pièce en désordre, une lampe renversée ; au milieu, devant le bureau dont un tiroir était ouvert, un homme en habit étendu sur le tapis, le plastron de la chemise empourpré d'une large tache de sang.

Le détective se tourna vers le commissaire de police :

— On n'a touché à rien ? dit-il.

— A rien, monsieur Dinon : l'affaire, d'après le récit du valet de chambre, m'a paru si ténébreuse que je me suis empressé de vous téléphoner et je n'ai rien laissé déplacer avant votre arrivée.

— Vous non plus ? demanda le détective au valet.

— Non, monsieur.

« Voici comment cela s'est passé. Il y a trois quarts d'heure à peine, mon maître, M. Langdorf, est rentré avec un homme assez grand, mince, jeune. J'ai même vu son visage.

« Ils n'ont pas enlevé leurs manteaux et sont entrés directement ici, où ils se sont enfermés. Je ne les ai pas entendus échanger une parole depuis la porte d'entrée jusqu'au bureau... »

« Au bout de dix minutes, une détonation éclate. Je me précipite. J'ouvre la porte, et je vois M. Langdorf étendu à terre, le revolver fumant sur le tapis à côté de lui.

« Au même moment, l'autre sortait par la fenêtre — il n'y a qu'un étage de quatre mètres, et l'hôtel est entouré de plates-bandes en terre molle.

« Je saisis le revolver et je tire sur lui : je le manque, et, avant que les policemen arrivent, il saute dans son auto qu'il avait laissée devant la porte, et file.

« On n'a même pas pu voir le numéro de sa machine. »

Sam Dinon fronça les sourcils, ce qui indiquait une préoccupation peu ordinaire.

Il fit un signe de tête et entra dans la pièce. Il alla droit au mort, regarda sa position, la blessure, se fit indiquer l'endroit où était tombé le revolver.

Un morceau de ficelle traînait par terre. Il le ramassa, l'examina, le mit dans sa poche.

L'œil d'aigle du détective fouillait tous les recoins. Il se pencha encore pour prendre deux débris de papier dans la main crispée du mort. Puis, il prit le revolver :

— C'est l'arme de votre maître ? demanda-t-il.

Le valet de chambre acquiesça.

Sam Dinon visita le tiroir entr'ou-

vert, où il n'y avait que des boîtes de papier à lettres.

— C'est là que M. Langdorf rangeait son revolver, expliqua le valet.

Le détective fit une dernière fois le tour de la pièce, puis, s'asseyant dans un coin, inspecta encore le tableau tragique comme pour s'en fixer les moindres détails dans la mémoire.

Enfin, il se leva et prit congé du commissaire :

— Quoi ! vous partez déjà ? s'écria celui-ci.

Sam Dinon sourit :

— Dans le métier, il faut voir tout, et voir vite, répliqua-t-il simplement.

L'assassinat du riche banquier qu'étaient Langdorf causa une vive émotion dans la société new-yorkaise.

Le mystère qui entourait sa mort, l'intervention du célèbre policier Sam Dinon qui ne comptait pas un seul échec dans sa longue et brillante carrière, ajoutèrent encore à l'intérêt de l'affaire. Mais, pendant dix jours, le détective resta muet, et la nouvelle d'un grand krach financier détourna l'attention du public.

A quelque temps de là, Dinon se rendit en chemin de fer à la petite station de Howhill, dans Long-Island, près de New-York.

Il était environ midi, lorsqu'il débarqua du train. D'un pas nonchalant, le détective entra dans un restaurant en face de la gare ; il se fit servir à déjeuner. Au moment de régler l'addition :

— Dites-moi, *waiter*, y a-t-il quelqu'un, dans le pays, qui ait des lapins blancs et des lapins noirs ?

Le garçon resta un moment bouche bée :

— Oui, monsieur, dit-il enfin.

« Je sais que Smith, l'armurier, en fait l'élevage.

— Un armurier qui élève des lapins !

— Oh ! c'est une espèce rare, et ça l'intéresse.

— Je sais bien que c'est une espèce rare, murmura le détective.

« Poursuivons : c'est un homme comment, ce Smith ?

— Petit et bedonnant, monsieur.

— Ah !... il a de la famille ?

— Il est marié, et a une fille.

— Tiens !...

Dinon resta un moment pensif :

— Il y a aussi à Howhill un homme qui fait des espadrilles ?

— Oui... Un vieux savetier boiteux, qui vit seul...

— Boiteux... seul... répéta le détective.

« Enfin, je vous remercie, mon ami.

Et il sortit en laissant un pourboire généreux au garçon stupéfait.

Sam Dinon s'en alla jusqu'au bord de la mer. Des grands sapins d'une forme particulière se dressaient sur le rivage. Le détective s'assit devant la mer et réfléchit longuement :

— J'ai tout trouvé, murmura-t-il, les pins, le savetier, les lapins blancs et noirs : mais qui est le meurtrier ?

Ayant cherché en vain la solution du difficile problème, Dinon se leva, rentra dans Howhill et se rendit chez Smith l'armurier :

— Vous possédez, monsieur, des lapins blancs et des lapins noirs ? demanda-t-il sans préambule.

L'armurier marqua le même étonnement qu'avait montré le garçon :

— Oui, dit-il.

— En avez-vous vendu à l'un de vos voisins ?

— Voici un mois, j'en ai cédé un couple à Mr. Francis-Harward Dortney.

— Et vous les lui avez portés dans un panier attaché avec une ficelle qui avait servi auparavant à attacher le paquet dans lequel le savetier vous a livré cette paire d'espadrilles ?

Mr. Smith regarda ses pieds chaussés de toile blanche et reporta ses yeux ahuris sur le détective.

— Peut-être bien... balbutia-t-il.

— Il ne s'agit pas de peut-être, reprit Dinon. Est-ce oui ?

— C'est oui, monsieur.

« Je me souviens que le savetier m'a apporté les chaussures le matin, et que j'ai pris la ficelle pour le panier que j'envoyais à Mr. Dortney.

— Comment est-il, monsieur Dortney ?

— Jeune, grand, mince... Il a une femme ravissante et deux enfants délicieux...

Le détective écoutait avec intérêt et un peu de surprise.

— Il est riche ? demanda-t-il encore.

— Non, je crois qu'il a du avoir des revers de fortune.

« Enfin, il a encore une certaine aisance... Il habite une villa au bord de la mer... »

Sam Dinon se fit indiquer l'endroit, remercia l'armurier et partit.

Comme il s'approchait de la villa, il vit un homme en sortir.

— Monsieur Dortney ? demanda-t-il comme il le croisait.

L'homme fit un geste de surprise :

— Oui, dit-il.

— Voulez-vous me permettre de vous demander un entretien ?... poursuivit le détective.

— Mais... je... balbutia Dortney en pâlisant légèrement.

— Si ! je vous en prie... cela vaudra mieux...

Dortney courba la tête et pensa.

— Bien ! dit-il au bout d'un moment.

« Rentrons... »

Il fit volte-face et conduisit le détective à la villa. Comme il poussait la

CECI INTÉRESSE

Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles
et tous les Pères et Mères de Famille

Une occasion unique de vous renseigner de la façon la plus complète sur toutes les situations, quelles qu'elles soient, et sur les études à entreprendre pour y parvenir vous est offerte par

L'ÉCOLE UNIVERSELLE par Correspondance de Paris, la plus importante du monde. Elle vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celle de ses brochures qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent :

Brochure N° 411 : Classes Primaires complètes, Certificat d'études, Brevets, C.A.P., Professorats.

Brochure N° 419 : Classes Secondaires complètes, Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Brochure N° 435 : Toutes les Carrières Administratives.

Brochure N° 450 : Toutes les Grandes Écoles : Normale Supérieure, Polytechnique, Centrale, Ponts et Chaussées, Mines, Navale, Coloniale, Saint-Cyr, Supérieure d'Electricité, Physique et Chimie, Arts et Métiers, Agriculture, Vétérinaires, etc... Institut agronomique, Electrotechnique, de Chimie appliquée, etc...

Brochure N° 468 : Carrières d'Ingénieur, Sous-Ingénieur, Conducteur, Dessinateur, Contremaître dans les diverses spécialités : Electricité, Radiotélégraphie, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Travaux publics, Architecture, Topographie, Froid, Chimie, Agriculture.

Brochure N° 485 : Carrières du Commerce : Administrateur, Secrétaire, Correspondancier, Sténo-Dactylo, Contentieux, Représentant, Publicité, Ingénieur commercial, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de Livres. Carrières de la Banque, des Assurances et de l'Industrie Hôtelière.

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre absolument gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE UNIVERSELLE, 10, rue Chardin, Paris (16^e)



En quittant son bureau, le soir, à six heures tapant, Napoléon Fricandeu, fidèle à ses vieilles habitudes, était allé faire sa quotidienne partie de manille au café Hollais, Maza-gran successeur.

Parce que le soir même, il devait souhaiter la fête à sa chère moitié. — Etant donnée la corpulence de sa femme, il pouvait dire ses « trois-quarts » sans être taxé d'exagération. — Napoléon Fricandeu s'était autorisé à lester son chambéry-fraisette d'un export-cassis



suivi de deux picon-curaçao bien tassés et de compléter ces dégustations par un porto blanc.

Ces heureux mélanges, tout en augmentant sa soif, avaient sensiblement diminué son aplomb.

En dépit de son équilibre instable, aussitôt le seuil du café passé, il avait bravement mis le cap sur le logis conjugal. S'il lui arrivait, en titubant, de décrire des embardées trop risquées, il attribuait ce roulis à une bourrasque imaginaire et se prenait à murmurer :

— Que Dieu protège ceux qui sont en mer par un temps pareil !

Durant une courte halte, pendant laquelle il avait fait un bras roulé à la colonne d'un bec de gaz pour s'assurer un point d'appui, il se dit :

— Ce n'est pas tout ça... Il s'agit de savoir quel est le cadeau susceptible d'être le plus agréable à Victorine?... Des fleurs? Non, elle n'aime pas les cadeaux futiles, et les fleurs ça lui donne la migraine. Un riflard, monture paragon avec manche en corne d'escargot? Pas davantage... Chaque fois qu'elle sort, elle les perd soit dans les autobus, soit dans le métro... Un bijou? Mes moyens ne me permettent pas cette folle prodigalité... Quoi donc, alors?

Comme il levait le nez en l'air, à la recherche de l'inspiration réfractaire, son regard

rencontra, brillamment illuminé, le magasin des *Vingt mille corsets*.

A la devanture, un buste de jolie jeune femme, en cire, tournait lentement sur pivot et montrait, de face, de profil et de dos, la confortable élégance des articles vendus par cette maison.

— La voilà bien, mon affaire! exultait Fricandeu. Un corset! Ce fut toujours le rêve de Victorine de donner un remplaçant au sien qui finit par être un peu trop usagé... Comment se peut-il que je n'y aie pas encore songé?... Heureusement qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire!

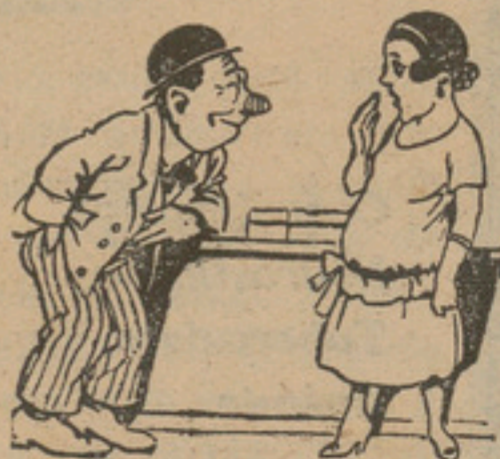
Pénétré de la vérité de cet axiome, il abandonna délibérément le bec de gaz, pénétra dans le magasin et, s'adressant à une vendeuse, lui dit :

— Bonsoir, mademoiselle. Je désirerais un corset droit, très souple doublé en satin nuance vert-pomme ou flamme de punch.

— Quel prix voulez-vous y mettre, monsieur? s'informait

en souriant la demoiselle de magasin.

— Dans les onze à quinze francs, indiquait Fricandeu. Au besoin, j'irais même jusqu'à dix-neuf francs nonante



centimes... Vous voyez que je ne regarde pas à la dépense... Je suis un type dans le genre des marchands de balais... Seulement, il me faut quelque chose de qualité extra, autrement dit ce que vous avez de meilleur! Je suis comme ça, moi : lorsque je fais un cadeau, j'y mets le prix, mais je tiens à c'que ça soit conséquent... Vous comprenez, c'pas, ma p'tite dame? Ce corset, après tout, j'peux bien vous l'dire... Pourquoi donc que j'en ferais un mystère? Ce n'est pas pour moi, naturellement... C'est pour ma bourgeoise, M^{me} Victorine Fricandeu. Je lui souhaite sa fête ce soir et, comme je l'aime bien, ma Victorine, je saisis avec empressement cette occasion de lui faire plaisir... Non,



quand j'y pense, ce qu'elle va être heureuse!

« Mille millions de mêlés-cass', je voudrais déjà être rentré pour voir la tête qu'elle va faire... Il lui faut quelque chose en grande largeur, vous savez!... Oh! bien plus vaste que ça!... On voit bien que vous ne connaissez pas M^{me} Fricandea... Oui, oui, je tiens beaucoup à la nuance vert-pomme ou flamme de punch... Si vous n'avez pas dans ces teintes-là, donnez-moi du vieux rose ou du bleu turquoise... Non, elle n'est ni brune ni blonde; elle est rousse!... Je



ne sais pas c'que vous appelez le roux vénitien. Chez nous, on dit couleur queue de vache, sauf le respect que j'vous dois.

La vendeuse mit le corset choisi par Fricandea dans un carton qu'elle enveloppa de papier crème et noua ensuite d'une faveur rose.

— Et avec ça? demandait-elle ensuite.

— Avec ça, reprenait Fricandea dont l'élocution deve-

nait de plus en plus pâteuse, dites-moi combien je vous dois, que je me sauve vivement... Je ne suis pas encore aux Bati-gnolles!

— Vingt et un quatre-vingt-quinze pour monsieur, annonçait la demoiselle de magasin en donnant un bulletin à Napoléon pour aller payer à la caisse.

— Presque vingt-deux francs, grommelait-il en ramassant sa monnaie en coupures pour le faire disparaître au fond de sa poche, c'est bien la première fois de ma vie qu'il m'arrive de faire une pareille dépense pour la fête de ma femme. J'espère qu'elle saura reconnaître ma générosité et ne me fera plus de ces scènes à tout chambarder quand je rentre, comme ce soir, un peu pompette au logis...

Lorsqu'il eut réglé son achat, Fricandea reprit son paquet, essaya de faire une révérence à une cliente en s'excusant de l'avoir involontairement bousculée, et partit tout joyeux en songeant à la bonne soirée qu'il allait passer et au bonheur que manifesterait sa chère épouse.

Contrairement à ce qu'il avait espéré, M^{me} Fricandea le reçut sans aménité et lui fit un accueil totalement dépourvu de tendresse.

— Ivrogne! galvaudeux! Misérable! glapissait la grosse dame, les poings sur les hanches; tu n'es pas honteux de rentrer alors que la demie

de neuf heures vient de sonner...

— Faut pas te fier au cartel, Bibiche, bafouillait Napoléon, un peu décontenancé par la fraîcheur de cette réception; il avance de vingt bonnes minutes...

— Et dans quel état rentres-tu, grands dieux! poursuivait M^{me} Fricandea, de plus en plus courroucée. Ah! mais je commence à en avoir assez de la vie que tu mènes... tu m'entends, sale fripouille de pochard?

« Et pas plus tard que tout de suite, je vais t'apprendre mon nom de baptême!

— Je le connais, ma petite Ririne en sucre! larmoyait Fricandea qui s'était lourdement affalé sur un siège, c'est même à cause de ça que je suis un peu en retard...



— Et ce paquet qui sort de ta poche? questionnait l'épouse dont la fureur allait croissant, qu'est-ce que c'est encore? Sans doute une dépense inutile, ab-

surde, suivant ton habitude... Gaspilleur! avec tes modestes appointements de quatre cents francs par mois, tu t'imagines donc gagner des mille et des cents, imbécile! Sombre brute!

— Mais non, chérie! balbutiait l'infortuné Napoléon; c'est un corset, un superbe corset, tout doublé en satin cerise... que j'ai acheté... pour te faire une surprise, parce que c'est demain la fête, et j'te la souhaite. Vive la Sainte Vic...

Fricandea n'eut pas le temps d'achever. Sa tendre moitié venait de défaire le paquet, renfermant un vieux corset déchiré et empestant le musc et lui envoyait à la volée un formidable soufflet en hurlant:

— Tiens, espèce d'imbécile. Ça t'apprendra à te moquer de moi en osant m'offrir cette ordure... C'est un genre de plaisanterie que je n'apprécie pas du tout...

Napoléon, subitement dégrisé, eut conscience de la pharannineuse gaffe qu'une fatale distraction lui avait fait commettre! Croyant reprendre son acquisition, il s'était trompé de paquet, et avait pris celui dans lequel la dame bousculée par lui apportait le vieux corset qui devait, comme forme et peinture, servir de modèle à son remplaçant...

Et, devant cette guenille baleinée, doublée de soie mauve, Fricandea anéanti broya du noir...

JO VALLE.

GLOBÉOL

donne de la force

Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur

Reminéralise
les tissus.
Nourrit le
muscle et le nerf



« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D^r COMA, Giuseppe BOYALICO,
à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

D^r BELLONI TENISIOCLE,
Santa Sofia (Florence).

Etahl^{ts} Chatelain, 7, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le 1/2 flacon, franco 4 fr.; le flacon, franco, 7 francs; les 3, franco, 19 fr. 50.

Apprenez sur place ou par correspondance la

STÉNO-DACTYLO

aux Établissements JAMET-BUFFEREAU
PROGRAMME GRATUIT
96, Rue de Rivoli, PARIS

TIMIDITÉ VAINCUE sans retour.
Paul SUARD, Spéc.,
Vincennes, Not. 0.25.



LE RECORD DU RIRE

en SOCIÉTÉ, à la NOCE, PARTOUT. Nouveau Catalogue général de Farces, Attrapes, Surprises, Tours de cartes, Prestidigitation, Magie, Hypnotisme, Chansons, Monologues, Librairie ultra-comique. AMUSEMENTS de TOUTES SORTES — Ce superbe Catalogue illustré, 100 pages, 200 dessins décapitants, 8000 signes de lecture comique, procurera à chacun des milliers d'heures joyeuses.

Envoi franco contre UN FRANC.

M^{me} GOBIN, 31, rue N.-D.-de-Nazareth, PARIS (3^e)

HARMONICAS LUXE 10^e

Avec cet instrument dont la justesse de sonorité est garantie, vous pouvez, jeunes et vieux, sans connaissances musicales, jouer les airs les plus mélodieux. Modèle N° 1, 10 fr. 64 Modèle, 12 fr. Supr. 16 fr. Contre Rembours^t M^{me} E. KASCHA, 153, R. Ordener, Paris

GASTERAL

guérit les maux d'estomac, 10 fr. franco. Laboratoire de médecine appliquée, 180, boulevard Voltaire, Paris.

TOUT l'hypnotisme pour réussir en tout. Notice 0 fr. 50. P. FILIATRE, Libraire, Cosne (Allier).

L'ENNUI c'est la MORT! POUR RIRE et FAIRE RIRE



Demandez les Catalogues de Farces, Attrapes, Surprises pour Soirées, Diners et pour Noces - Articles de Physique et de Prestidigitation - Chansons, Monologues - Pièces de Comédie pour Salons, Familles et Sociétés - Librairie Amusante, Agricole et Médicale, Livres utiles et de Jeux, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc., etc.



Envoi contre 0.75 en timbres — H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris 5^e

MAISON FONDÉE en 1808

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSSE. PORTU.

appris SEUL en 4 mois, beaucoup mieux qu'avec professeur. Nouv. méthode parlante-progressive, pratique, facile, infaillible, donne la vraie prononciation exacte du pays même, le PUR ACCENT. Preuve-essai, 1 langue, éco. envoyer 80 cent. (hors France 1 fr. 10) mandat à Maître Populaire, 13, B-T, rue Montholon, Paris.



Bel'es Montres de Précision à 12 fr.

Pr. homme 12^{fr.} avec cadran lumineux 18^{fr.} Pour 20^{fr.} dame 20^{fr.} Qual. sup. 15 fr. Qual. sup. 21 fr. Qual. sup. 23 fr. Gar. 5 ans. P. un achat de 3 montres, réduct. 4 fr. March. 36 h. Echange admis. A chaque montre, UNE CHAÎNE gratuite. C. remb. Horlog. E. KASCHA, 153, rue Ordener, Paris (18^e)

MASQUES - COSTUMES GRIMAGES CARNAVAL POSTICHES - BARBES PERRUQUES

Déguisements - Cotillon - Bigophones et tous Articles de Fêtes.



Tout ce qui est nouveau et sort de l'ordinaire se trouve dans l'Album-Catalogue envoyé contre 0.75 par la Société de la Gaité française 65, Faub. Saint-Denis, PARIS (10^e)



SOURIRE est bien RIRE est mieux MAIS

se tordre littéralement est un plaisir que vous aurez si vous dem. mes Catalogues N° 4. CHAUVEL, 9, rue du Terrage, PARIS. ECRIRE N'ENGAGE A RIEN. ECRIVEZ TOUS. Catalogue contre 0 fr. 25.

INFAILLIBLEMENT avec PIRRADIANT envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à votre volonté. Demandez à M^{me} GILLE, 169, rue de Tolbiac, Paris, sa brochure gratuite N° 71.

Vos MIGRAINES disparaîtront instantanément avec le

MIGRAINAL

La boîte franco contre un mandat de huit francs adressé à M. le Directeur des Laboratoires du docteur Serge Paul, à Pontoise (exigez la bande de garantie)



POUR PASSER LES LONGUES SOIRÉES D'HIVER

S'AMUSER, RIRE A LA FÊTE, A LA NOCE, EN RÉUNION La Société de la Gaité Française, 65, Faubourg St-Denis, Paris envoie contre 1 fr. Nouvel Album 250 pages avec gravures comiques, Farces, Physique Amusements de t^{tes} sortes. L'Hypnotisme à la portée de t^{ts}. Propos gais. Art de plaire. 11 appr. seul t^{tes} danses. Sciences Occultes. Secrets d'Atelier comprenant trucs et tours de mains de t^{rs} métiers. P^{er} déf. ses intérêts par la fol. Se créer une position ou l'améliorer. Chans. Monol. Pièces de théâtre. Accessoires de Cotillon



AUX MAMANS INQUIÈTES

de la Toux de BÉBÉ ou de sa Coqueluche

Si vos enfants ont du rhume, de la grippe, de la bronchite, de l'enrouement, de la laryngite, ou de la coqueluche, si vous hésitez justement à leur faire absorber des remèdes, voici une médication simple et efficace qui les soulagera de suite et les guérira bientôt, tout en préservant leur entourage des risques de la contagion :

Dans un bol d'eau bouillante, verser quelques gouttes d'Essence RHINOL, et faites-leur en respirer les vapeurs bienfaisantes, leur

toux, leur bronchite, leur coqueluche, n'y résisteront pas.

Ce qui est vrai pour les enfants, l'est aussi pour les grandes per-

sonnes, évidemment, et au moindre rhume, au moindre enrouement, essayez donc et vous serez soulagé de suite et rapidement guéri.

En outre, pour le rhume de cerveau et la migraine, il existe une OUATE RHINOL aux mêmes principes qui s'emploie en boulettes dans les narines et qui est bien plus active et plus agréable que toutes les vaselines ou huiles mentholés ou gomé-

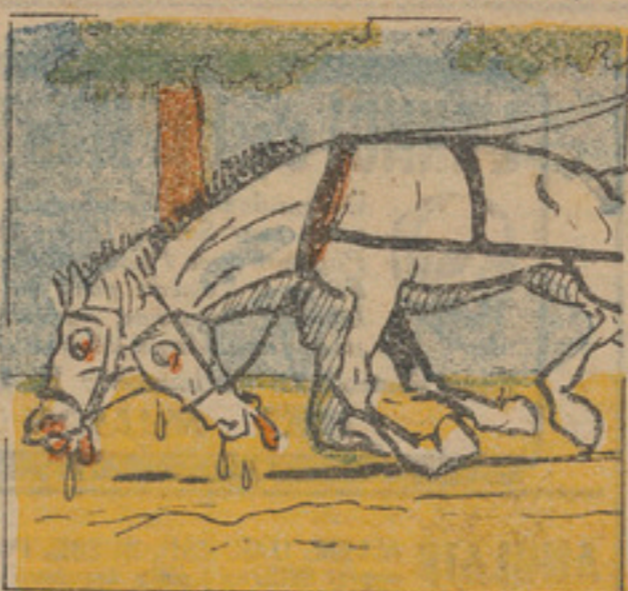
nolées. Enfin, il existe aussi les Pastilles RHINOL qui vous permettront de soigner votre rhume à tout instant de la journée.

On trouve le RHINOL dans toutes les pharmacies et chez le préparateur : Docteur E. DUBAT, 80, Faubourg St-Denis, à Paris.

Essence RHINOL : 6 fr. 50. — Pastilles RHINOL : 2 fr. 75. — OUATE RHINOL : 2 francs.

Renseignements et Brochure sur demande.





Jamais les chevaux de l'attelage n'ont eu à transporter une personne du poids de Pénurie et au bout de cinq minutes, ils commencent à donner des signes évidents de fatigue. « Quels rossards! s'écrie la grosse femme, on m'avait dit cependant que les canassons australiens étaient des bêtes solides. Mais c'est encore une légende et je vois bien qu'il n'en est rien. Si jamais j'arrive à bon port, j'aurai une sacrée veine! Cette espèce de crétin qui conduit n'est pas fichu de me mener jusqu'à Melbourne. S'il me laisse en route, je me sens d'humeur à l'achever d'un coup de poing. » Elle n'arrête

pas de ronchonner et le cocher en a une frayeur atroce. « C'est une mégère que je transporte là, se dit-il, et il me tarde d'être arrivé pour appeler la police et lui faire expier tout ce qu'elle me fait endurer. En attendant, je suis bien contraint de me taire et d'en passer par ses quatre volontés. » Pénurie voit avec un certain plaisir que l'attelage a réussi tout de même à faire du chemin et que la voiture s'engage dans les rues de Melbourne. Elle avise l'hôtel où se trouve Achille et le désigne au bonhomme. Les chevaux, cette fois, n'avancent plus que sur les genoux. Il était temps, grand temps.



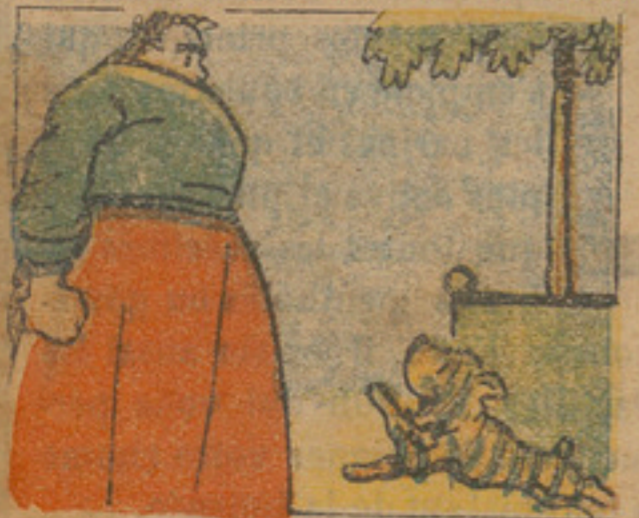
Dès que Pénurie a mis pied à terre, le cocher se sent redevenu courageux et veut se venger. Il empoigne son fouet et en frappe Pénurie en murmurant : « Tiens, damnée femelle, voilà la monnaie de ta pièce! » Pénurie n'a pas compris un traître mot de ce que lui disait l'agresseur, mais elle a reçu le coup de fouet. Elle lance un regard courroucé à l'individu et, lui faisant face tout à coup, lui dit : « Mon garçon, apprends qu'un homme bien élevé ne doit même pas battre une femme avec une fleur. Dans ces conditions, comme je suis très à cheval sur l'étiquette et que j'ai une sainte horreur

des mufles, je te prie de bien vouloir accepter ce petit pourboire. » Elle allonge le bras et fait cadeau au cocher d'un magistral coup de poing qui l'envoie à quelques mètres de là. « Je ne veux pas me vanter, dit-elle, mais j'ose déclarer que tu n'as rien vu et que j'ai tapé doucement. Si par hasard tu étais désireux d'apprendre comment je m'y prends, quand je frappe fort, il n'aurait pas à te gêner. Tes désirs seraient considérés par moi comme des ordres et je m'empresserais de le montrer que les femmes françaises se posent un peu là, en boxe comme en tout. Tiens-le-toi pour dit, mon vieux. »



Quelques curieux se trouvaient là. Ils applaudirent à cette performance sportive et ne ménagèrent pas leurs encouragements à la nouvelle venue. L'un d'eux lui cria : « Bravo, voilà qui prouve que la femme est l'égale de l'homme et qu'elle est capable de réaliser des tours de force sportifs tout aussi bien que lui. » Un autre s'exclama : « Je déclare n'avoir jamais vu donner un coup de poing aussi énergique et je suis sûr que cette dame est un champion de boxe. » Pénurie restait impassible en entendant ces éloges, pour une bonne raison c'est qu'elle ne les comprenait pas puisqu'ils étaient prononcés en anglais. Cependant elle devina ce dont il s'agissait et se rengorga. Or,

Achille prenait le frais devant la porte de l'hôtel et vit avec terreur ce qui se passait. Il fumait en compagnie de son chien dévoué, ce qui n'étonnait personne, les Australiens étant habitués à des spectacles semblables. « Malédiction! s'écria-t-il, si je ne me trompe, c'est Pénurie. Ah! malheur, il ne manquait plus que ça. J'étais si heureux. Je commençais à m'habituer à être femme de chambre et voilà mon tyran. » Bouboule, malgré les appels de son maître, avait quitté ce dernier et, tout frétilant, se dirigeait vers Pénurie.



Mais la grosse femme ne reconnut pas son chien dans cet animal bizarre. « Comme ce cabot est laid, observa-t-elle, si les Australiens n'en ont pas d'une autre race ce n'est pas moi qui aurai de clebs. Mon Dieu, ce qu'il est affreux! Que me veut-il? Est-ce que, par hasard, il s'imaginerait que mes mollets sont faits pour l'engraisser? Tout du tigre, ce zèbre-là! Ma foi tant vaut-il m'en débarrasser tout de suite avant qu'il ne passe à l'attaque. Ça doit être féroce, ces animaux-là. Il n'y a qu'à le voir aboyer avec fureur. Comment laisse-t-on dans les rues des bêtes aussi sauvages! » Elle fit deux pas vers Bouboule et d'un coup de pied lancé à toute volée, envoya le

compagnon fidèle de son mari à trois mètres de là. « Qu'est-ce qu'il prend! s'exclama douloureusement Achille qui se sauvait, dire que je pourrais être à sa place, le pauvre vieux bat tous les records du looping. Ce n'est certes pas moi qui irai à son secours, je n'ai pas envie qu'il m'en arrive autant. Oh! la rosse! Elle ne trouvera donc passer son chemin quelqu'un qui, une bonne fois pour toutes, lui asticotera les côtes. J'ai toujours pensé que cette femme devait être enragée. J'aurais dû l'expédier à l'Institut Pasteur, au lendemain de mon mariage. »

(A suivre.)